

# L'usine à scandales

Autor(en): **Maurice, Jean-Pierre**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **26 (1958)**

Heft 11

PDF erstellt am: **06.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-570244>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# L'usine à scandales

par Jean-Pierre Maurice

Lorsque le premier journaliste du monde, Théophraste Renaudot, fonda «La Gazette de France», en 1631, se doutait-il qu'un jour la presse dévorerait quotidiennement des forêts entières? Se doutait-il que ce reflet de la vie du monde allait influencer sur la vie de tous, modifier les mœurs, lancer les modes et flétrir les réputations?

Depuis ces temps lointains les potins n'ont cessé de défrayer la chronique et, malheureusement, en ce qui nous concerne, la part nous est faite belle. Chaque fois qu'un journaliste en mal de copie veut amuser le lecteur, il s'en va dénicher dans les rapports de commissariat un détournement de mineur ou un attentat à la pudeur qu'il sert tout chaud avec des drôleries, des détails croustillants, une fausse ingénuité, des appels au public à soulever le cœur des gens bien nés.

Et cet humour facile autant que déplacé m'énerve presque davantage que la juste indignation dont se croient tenus de faire preuve certains journaux réputés «bien-pensants».

Ah! on peut s'en donner à cœur-joie d'ironie ou de colère... On sait que personne n'osera prendre la défense des «pédés». C'est donc toujours avec lâcheté que la presse, la presse française du moins (mais je ne crois malheureusement pas que la presse étrangère soit bien différente sur ce point), parle de nous.

Voici quelques années, ayant du temps à perdre, je m'étais astreint à découper les entrefilets parlant de nous dans tous les journaux qui me tombaient sous les yeux. Puis j'ai oublié ces articles dans un carton poussiéreux jusqu'à l'autre matin, où j'ai retrouvé cette peu réjouissante moisson, et, en la parcourant, je fus frappé tout d'abord par le nombre vraiment prodigieux d'articles qui nous sont consacrés (presque toujours, hélas, des récits de crimes crapuleux ou sadiques dont nous sommes les victimes, vols, chantage), ensuite par un certain nombre de faits que j'aimerais bien examiner avec vous.

Prenons, par exemple, ce récit qui date de 1949 et qui émane du journal communiste «La Marseillaise». Le titre en est alléchant à souhait : Scandale à Z. ? se demande le journal qui poursuit aussitôt en caractères gras : Cinq dévoyés pillaient villas et voitures et... (en petits caractères, comme un chuchotement scandalisé) fréquentaient (moyennant argent) des citadins aux mœurs spéciales.

Naturellement, on cite noms et adresses afin de mieux vouer ces malheureux à la vindicte publique. Tout l'article est d'ailleurs conçu de façon telle que le lecteur puisse confondre les voleurs et leurs victimes. De même, toute l'indulgence va aux voyous (pensez donc, ils sont mineurs!) alors que pour les autres on conclut avec satisfaction : «Ajoutons que tout ce joli monde a été écroué et que l'émotion est vive en ville.» Qui aurait cru ça ! Une chose pareille ! C'est comme je vous le dis ! Et patati, et patata... Le tour est joué. Résultat : cinq réputations détruites, cinq vies brisées sans profit pour personne. Mais de cela, le narrateur n'a cure. Il a vendu son papier. N'a-t-il pas, ce faisant, accompli son «devoir» d'informateur ?

Profondément écœurant, n'est-ce pas ? Car ne croyez surtout pas que notre journaliste soit un naïf ou une vertu rigide. Oh que non ! Il connaît très bien son métier et il sait que le fumet du scandale a toujours fait augmenter le tirage des journaux.

Lorsqu'il s'agit d'une « personnalité » — et surtout d'une personnalité étrangère — il arrive que le ton change. C'est ainsi que « Le Provençal », dans son numéro du 17 novembre 1949 titre : Edward de Muralt a-t-il été tué à coups de poings ? Et il ajoute : Trois hypothèses : attentat crapuleux, crime de mœurs ou règlement de comptes entre trafiquants d'armes.

Pour cette affaire, du moins, les choses allèrent rondement puisque le même journal annonce peu de jours après : Monsieur de Muralt a été tué par trois jeunes soldats qui s'acharnèrent sur lui à coups de poings. Les chenapans (oh ! quel gros mot) prétendent avoir voulu seulement « donner une correction » à leur ami de rencontre, celui-ci leur ayant fait des propositions immorales (quand on saura que ce sinistre trio s'était acquis une triste célébrité en se spécialisant dans les attaques nocturnes de nos infortunés condisciples, on admirera comme il se doit leur pudeur offensée).

Le journal, d'ailleurs, dès le lendemain a l'air de s'étonner et titre avec quelque surprise : Les assassins (le terme est déjà plus exact) d'Edward de Muralt sont passibles de la peine de mort. Ils seront inculpés d'homicide volontaire et de vol qualifié (pas possible ! S'il faut être guillotiné chaque fois qu'on règle son compte à une « tantouse », où allons-nous ? Rassurez-vous, messieurs les assassins, le jury est trop indulgent à la jeunesse qui reçoit des « propositions immorales », trop vertueux, il nous déteste trop pour vous condamner à la peine capitale. Il préférera vous envoyer en prison où vous pourrez ainsi continuer à trafiquer de vos charmes).

Avec « Samedi-soir » (disparu), « France-Dimanche », « Paris-hebdo », le ton change encore. Il est plus léger, il se veut ironique, faussement indulgent, très « parisien », en somme.

C'est ainsi que « Samedi-soir », nous contait la triste aventure du docteur Emmanuel Imbert, ex-médecin du Maréchal Pétain, qui se suicidait à l'Île d'Yeu parce que, un an plus tôt, un jeune matelot, Stephanus D., se noyait accidentellement dans le port. Il laissait en mourant cette seule phrase pour testament : « Dieu me pardonne, Lui seul sait combien j'ai souffert. » Ce qui n'empêche pas le journaliste — cette race n'a aucun respect, même pour les morts — d'ironiser : « Le quotidien qui annonça que le médecin du Maréchal Pétain s'était donné la mort à la suite d'un chagrin d'amour a réjoui les populations de l'Île d'Yeu. »

Car, bien entendu, ni le journaliste, ni les lecteurs ne croient à cet amour, à cette souffrance. Et cependant... Une photo accompagnait l'article. J'ai longuement contemplé le visage ravagé du « toubib », le visage frais du jeune homme qu'il tenait par l'épaule. Un gars bien découpé dans ses vêtements bleus de marin, à la physionomie ouverte, riieuse, heureuse. Un corps de Viking adolescent, certainement pas intellectuel, et qui suit d'instinct ses penchants, sans complications, sans luttes intérieures, sans chichis inutiles... Moi aussi, Monsieur le journaliste

anonyme, moi aussi, messieurs les lecteurs sceptiques, moi aussi je me suis senti capable d'aimer un tel Ganymède marin, de l'aimer ardemment, sincèrement, mélancoliquement, parmi les brumes de l'île sauvage, l'odeur humide du varech, le cri rauque des goélands, de l'aimer, oui, et de souffrir de sa mort, peut-être d'en mourir, comme lui... Cela vous paraît sans doute... Comment dites-vous ? Crevant ! C'est le terme exact.

Si j'ai insisté sur ce drame obscur qu'on a voulu travestir en histoire galante, c'est qu'elle me semble refléter le tragique malentendu, l'incompréhension totale qui nous retranche de la Société. On ne nous prend pas au sérieux. Pour tous, nous sommes des pitres, incapables d'un sentiment profond, honnête, sincère. N'est-ce pas là notre malheur et notre seule malédiction ?

## Fête d'automne 1958

*par Darius*

Je me fais l'interprète des 500 participants qui répondirent à l'invitation de nos camarades zurichoïses, à la traditionnelle fête d'automne, pour les en remercier sincèrement.

Comme toujours les absents ont eu tort, car quelle joie débordante nous ont donné ces camarades qui se dépensent sans compter, pour offrir quelques heures de vrai bonheur et faire oublier les soucis quotidiens, à ceux qui accoururent de partout, sur les bords de la Limmat en ce samedi 4 octobre. Il serait difficile de les nommer; tous sans exception ont droit à nos compliments et notre reconnaissance. Cependant, je m'en voudrais de ne pas citer Rolf, cheville ouvrière de cette ruche bourdonnante. Sa comédie en deux tableaux très spirituelle et ravissante, élevée avec brio, fut même bien comprise par le Romand que je suis. Que dire aussi du cabaret dont les numéros de chants, de danses furent couronnés par des tonnerres d'applaudissements ! Chatoyants costumes, jolies filles et beaux garçons... rien ne manquait pour satisfaire les goûts de chacun. Merci donc à tous, artistes, musiciens, sans oublier ceux qui ont travaillé dans les coulisses.

Le bal fut très animé jusqu'à l'aube, dans notre milieu point de ségrégation raciale, bien au contraire, car les noirs américains eurent leur part de succès. Point de frontière aussi, puisque nos camarades d'Allemagne, de France, d'Italie pour ne citer que nos proches voisins, fraternisèrent dans un même élan d'allégresse et de compréhension mutuelle, plus qu'il n'en faut pour affronter avec ces beaux souvenirs, les frimas de l'hiver et donner confiance en l'avenir.